

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 10

Artikel: Les bons principes
Autor: Mulhauser, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211147>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

toute sa belle humeur et paraissait un tantinet fourbu.

— Je te dirai ce qui m'arrive, nous dit-il en nous prenant par le bras, mais pas avant d'avoir avalé un antidote contre l'insidieux gravier qui m'emplit la gorge, les narines et les yeux. Nous trouverons ce contre-poison, rue d'Étraz, chez un vendeur de tisane d'octobre, où nous serons en bonne compagnie, car il ne s'y réunit que de vrais Vaudois et quelques autres braves gens qui aspirent à le devenir.

Ayant avalé deux pleins verres du remède contre les microbes de toute espèce que recèle la poussière, notre ami fit apporter un nouveau flacon — il y a des tisanes qui « redemandent » — alluma sa pipe de racine de bruyère et commença ainsi :

— Je m'étais promis de ne pas me mêler à la foule accourue pour voir nos soldats et leur général. Tu comprends, quand on ne mesure que quatre pieds trois pouces, on se tient à l'écart des cohues. Comment il se fit que je me trouvai tout de même dans la pire des mêlées, c'est ce que je me demande encore. Le public ne garnissait pas encore tout à fait la place Saint-François; il y avait des vides par lesquels je me faufilai sans peine, et déjà je voyais le moment où j'aurais le champ libre, lorsque, tout à coup, je me vois pris comme dans une souricière : bouchés tous les trous : à gauche, à droite, en avant, en arrière, serrés les uns contre les autres, les curieux formaient maintenant une masse compacte, que des ruées faisaient onduler comme notre Léman qu'auraient agité tour à tour la bise, la vaudaire, le vent de Genève et le joran. Pas moyen de me tirer de là : j'étais devenu le jouet des flots. Force me fut d'être philosophe comme mes voisins et voisines et d'user mes semelles comme eux à damer le pavé aussi bien qu'auraient pu le faire les excellents paveurs de M. Félix Maurer. C'est un passe-temps que je ne saurais recommander aux malheureux qui souffrent de cors aux pieds. Pour un spectateur qui ne voit rien, il y avait heureusement d'autres distractions. D'abord les grognements de ceux qu'on bouscule. Tu ne saurais croire le malin plaisir qu'on prend, quand on est soi-même comprimé et poussé de tous côtés, à voir de gros gaillards geindre comme des femmelettes. C'était l'exception, toutefois. Bon enfant, le public prenait en général son mal en patience, et je me divertissais, au chassé-croisé des rires, des lazzi et des conversations hachées par les remous de cette marée humaine.

— Ne poussez donc pas ainsi! criait une dame.

— On ne veut rien voir! disait une petite voix.

— On est pourtant venu deux heures à l'avance.

— Je m'étonne s'il est en or massif, comme on dit, le pompon du général?

— Mademoiselle, vous perdez le ruban de votre tresse.

— J'ai mis du papier dans mes bottines pour n'avoir pas froid.

— Dis donc, Auguste, on aurait une bouteille de Dézaley, qu'on crèverait tout de même de soif : on ne pourrait pas la déboucher!

— La Rosine n'a pas été curieuse de voir défilé son mari. « A quoi bon! qu'elle a fait, je le connais : c'est vendredi, il ne se sera pas rasé. »

— On dit qu'il y aura des mitrailleuses.

— Mon Dieu! j'ai perdu mon petit sac.

— Les voilà!

— Maman, je ne vois rien.

— Assis!

— Chapeau!

— C'est la marche de « Sambre et Meuse ».

— Je donnerais bien 1 fr. 50 pour voir au moins la pointe des bayonnettes.

— As-tu poussé le verrou de l'arrière-boutique, avant de sortir?

— Un aéroplane!

— Malhonnête!

— Faites excuse, madame.

— Pour une belle journée, c'est une belle journée!

— Attention! voilà les guides.

— Est-ce que vous voyez quelque chose?

— Monsieur, vous me marchez sur les pieds.

— Qu'est-ce que vous entendez au juste par le pas de parade?

— La guerre est tout de même une chose bien affreuse.

— On se retrouvera au buffet de la gare.

— Je me suis laissé dire que tout le Conseil fédéral était par ici.

— Moi, je préfère les puits d'amour.

— Les Allemands pourraient bien n'en mener pas large, d'ici peu.

— Est-ce que ce défilé va durer jusqu'à la nuit?

— Il n'y a pas à dire, les Vaudois ont ça dans le sang.

— C'est la brigade à Grobet!

— Vive la une de la une!

— Les pigeons de Saint-François ont bien de la chance : ils voient tout sans être cougnés.

— Je suis là à me demander d'où tout ce monde peut bien sortir.

— Monsieur, devant le drapeau on se découvre.

— Moi, j'ai l'estomac dans les talons.

— Combien payez-vous le sucre, à Morges?

— C'est les cuisines roulantes.

— Une autre fois, je me payerai une fenêtre.

— Pourvu que cette écerclée de Julie n'ait pas oublié de fermer le gaz!

Et patata, et patata. Cela dura ainsi une heure d'horloge, et quand la foule se fut dispersée, j'appris que j'avais assisté au défilé et que j'avait été superbe. Tu as devant toi une victime de la guerre, mon cher ami, une victime assoiffée de paix, de calme, de solitude... et d'autre chose encore... Mademoiselle, un demi du même, s'il vous plaît!

V. F.

Le carnage au plantage. — Il y a une trentaine d'années, le préfet de V. fut appelé en ces termes, devant la porte de son bureau, par un de ses administrés :

« Môsieu le pôfret, hors du bureau! Deux mots à vous dire : carnage dans mon plantage, 36 clous au talon sur une tête de chou, marques de char à échelle, demande permission à môsieu le pôfret de porter une arme à feu avec un falot au bout pour tirer sur les voleurs. »

De drôles de calculs. — Un particulier de la rue du Rôtillon, à une de ses voisines :

— Et votre mari, comment va-t-il?

— Hélas! mon Dieu, y souffre toujours de ses calculs jubilaires.

LES BONS PRINCIPES

A M. Julien Blanchard.

Après ceci, prétendrez-vous, beau sire,
Que chez nous le républicain,
Assis ou non sur maroquin,
Ne sache, et du plus près, ce que parler veut dire,
Et ne s'entende en toute occasion
A faire par les gens honorer son beau nom?

Sur la place de Montbenon,
— Je me trompe; c'était *sous Bourg*, la promenade,
Après avoir bien gaîment bu rasade,
En forts et libres compagnons,
L'honneur et le plaisir de nos heureux Cantons,
Des jeunes gens venus de nombreuses contrées
Où, quand l'hiver amène ses rrigueurs,
L'art bien-aimé du chant occupe les soirées,

Et verse en tous ces braves coeurs
Les belles notes inspirées;
D'allègres jeunes gens, disais-je, s'apprêtaient,
Après le *Lied* de bienvenue,
Que des groupes pressés avec joie écoutaient,
A visiter la cité peu connue
De la plupart d'entre eux. Or, voyant près de lui
Un honnête auditeur, qui, les mains dans ses
[poches],
D'un air tout ébahi regardait les plus proches
Un des chanteurs lui dit : « Je désire aujourd'hui
» Voir des amis logés en cette ville
» Et ce serait à vous manière fort civile
» De m'indiquer la rue où je sais leur réduit.
» Voudriez-vous, *Monsieur...* » Mais à ce mot
[funeste],
Et d'un air courroucé boutonnant haut sa veste,
L'interpellé répond (ce qui nous montre bien
Son indignation extrême) :
« *Mossieu! Apprenez voi qu'on est citotti-en;*
» Ainsi cherchez tout seul votre chemin;
» Et je vous dis : *Mossieu vous-même!* »
(*Nos Joyeusetés.*) J. MULHAUSER.

Petite fable.

Chez certain charcutier, un beau jour deux filous,
Sur des pieds de cochon tentèrent de s'abattre.

Moralité.

Laissez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Enfantine. — Deux tout jeunes enfants, le frère et la sœur, jouent au jardin.

— Lequel aimerais-tu le mieux être, demande la sœur à son frère, une petite fleur ou un petit oiseau?

Le garçonnet, après un moment de réflexion :
— Un petit oiseau... parce que ça mange.

ONNA PARARDA PÈ LOZENA

Cliau que sant pas vegnià à Lozena deveindro la vèprà et que n'ant pas yu la ipararda dâi militéro, quand bin l'arant vu lo Prieurâ de Pully, la Fabrequa de Paudex, mîmameint lo moulin Bornu, n'ant rein vu. Faillai lé vere, cliau crâno sordâ, que déselavant la garda et quemet l'êtant dru et vedzet. Lè tsevau assebin. Câ lâi avâ assebin dâi tsevau que n'avant min d'hommo dessu et dâi z'hommo que n'avant min de tsevau désô.

Po que meincini, lè vegniâ ti lè gros colonet, que l'avant pardieu bin bouna façon avoué la galéze carlette. N'avant pas pî tant souffrè de la guerra. L'avant lau sabro d'êfro. Se lè z'ennemi l'avant èta perquie, melbirâo: quinte d'êfrepenâie l'arant reçu! Et pu dâi dragon, avoué su lau tiépi on espèce d'affère quemet on pinceau qu'on s'embardouffle lo mor po sè rasâ. Lau pique piatâvant que faillai biau lè vère. Cein n'êtai pas dâi poussiffo, melebâogro!

Aprî l'êtai lè molâre, lè *cyclistes*, quemet laudiant ora, que fasant djuvî lau manivelle avoué lè pî, mâ q'âllâvant gaillâ plian quemet quacon que va queri la mort âi retso. Leu l'êtant coffeyi on bocon, et bin l'avant dâi tsausse eimpacotâfe, mâ l'êtant guié tot parâi.

Et lè sordâ : lè leu que faillai guegnî po vère oquie. Allâvant dâi pas, rique raque, sein sè trompâ : « Paille, soin », quemet on desâi quand on passâve l'êcoûla : « Chenique, brantevin » (ora, ie diant : *gauche, roite!*) Lo pétâiru l'êtai tserdzi à balle à cein que paraft et l'avant betâ lo coutelet dâi bet. Se on lè z'avâ annessi, quinte d'êfrequelhâ on arâi z'u : no z'arant tré lè bouf de la bordze. Lè que, orâ, sant habituâ à to et cein lau tsaudrâi bin pou que fêre. L'avant dâi galé drapeau et lè dzein bramâvant : « Vive la Suisse! » Vo dio que faillai odre.

Et du cein, lâi a z'u onna pétâie de tsér que menâvant dâi cartouche, dâi palle carraîe po ère dâi terrau, du que lè la moûda de fêre la